



Palefrenière

ROMAN / ADELINE WIRTH



éditions du
ROCHER

CHEVAL, CHEVAUX

PALEFRENIÈRE

DU MEME AUTEUR

aux éditions du Rocher

Cheval de cœur

ADELINE WIRTH

PALEFRENIÈRE

roman

éditions du
ROCHER

**CHEVAL
CHEVAUX**

*collection dirigée par
Jean-Louis Gouraud*

© Éditions du Rocher, 2009, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-268-06827-5
ISBN pdf : 978-2-268-00147-0

J'ai posé ma valise. La porte s'est refermée toute seule. La directrice m'a emmenée dans une pièce blanche aux fauteuils en cuir. « Installez-vous, je vais chercher votre dossier. » Un gros bouquet d'hortensias bleus trône sur une table ronde, en plein milieu de la pièce. Le sol est carrelé.

J'entends la pluie frapper aux fenêtres.

Un homme est assis. Il porte une saharienne et un short anglais. Son visage est mince, ridé, son cou très long et ses cheveux blancs et ondulés. Il se tient droit, en une sorte de laisser-aller contrôlé. On dirait un vieux colonel de l'armée des Indes ou d'un ailleurs quelconque. Il me regarde en souriant. Ses jambes sont croisées, l'une d'elles se balance doucement. Je ne peux détacher mes yeux de cette jambe qui va et vient, en cadence, de gauche à droite.

La directrice est à nouveau en face de moi : « Lucie Chêne. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Comme un chêne ? Avec un accent circonflexe ? Née le 5 avril 1930 ? »

Lucie Chêne... Personne ne m'a appelée comme ça depuis tant d'années...

Il fait tellement chaud.

Tiens, j'ai rapporté un peu de pluie sur mes souliers.

Et cette jambe qui se balance toujours... Longue, sèche, ferme et molle à la fois. Une peau fine, terne, qui se

desquame par endroits. Ce va-et-vient me rappelle le membre allongé que j'attrapais dans mes mains, que je tenais fermement entre mes doigts, penchée sous le corps immense, et les petites peaux mortes qui se détachaient sous mes ongles.

*

* *

Le cheval se laissait faire.

Il avait défouraillé et sa verge pendait sans agressivité, juste assez raide pour que je puisse la prendre, la laver. Elle se rétractait toute seule quand j'avais fini.

On me disait : « C'est comme langer un bébé, ou soigner un impotent... » Non. Le corps musclé et monumental du cheval se laissait aller dans mes mains, m'offrait son sexe avec confiance, le mettait à ma merci, et l'animal m'observait poliment, les naseaux frémissants, tandis que je le malaxais... Vibrant de grâce, il m'offrait sa toute-puissance.

L'homme me tend la main en souriant. « Bienvenue. Je me présente : Valois. »

Je n'ose pas lever les yeux. Pourquoi ai-je pensé à un sexe de cheval ?

– Venez, me dit la directrice. Nous allons visiter la maison.

Je pourrais faire demi-tour et partir, sans croiser à nouveau le regard de l'homme, en ignorant son sourire, mais je ne peux ignorer cette main tendue. Ses doigts sont longs et fins, si fins...

– Venez, répète la directrice. Elle s'adresse à lui : Madame Chêne est notre nouvelle pensionnaire. Je veux dire, Mademoiselle Chêne... Enfin, peu importe. Venez, insiste-t-elle en prenant mon bras, je vous emmène.

L'homme garde ma main dans la sienne et se lève, avec une grâce d'équilibriste.

Je dis : « Bégo... oui, Bégo. Appelez-moi comme ça. »

Il a laissé ma main s'en aller. Ses yeux me suivent.

*

* *

Bégo, c'est mon surnom. Pour Bégonia. À cause des boutons qui sont sortis, un matin, sur mon visage. J'avais dix-sept ans et je faisais un stage dans une écurie, chez Liz, une Anglaise, qui m'a tout appris.

Je venais à peine d'arriver quand ils ont surgi. Sur le front, le menton et les joues. Rouges, purulents. D'énormes pustules qui déformaient mon visage. Je gardais la tête basse pendant que je balayais la cour. Je ne répondais pas quand on me parlait. Liz est sortie d'un box, la fourche à la main, et elle s'est approchée de moi. Elle m'a levé le menton, d'une poigne énergique. « Ça alors !!! Quelle floraison ! En une nuit !!! Bravo ! »

Elle prit la cour à témoin : « Regardez-moi ça ! Un Bégonia pareil, ça n'arrive pas tous les jours ! Champagne ! » Toute l'écurie s'en mêla. À tour de rôle, on admira le bouquet de pustules rouges. Et à midi on alla fêter ça au bistrot du coin.

On m'a appelée « Bégonia » et puis, un jour, Liz a dit « Bégo » et je suis devenue « Bégo ».